

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. VIII.

MONTREAL, 11 JUIN 1898.

No. 178

SOMMAIRE :

A César ce qui est à César, *Vieux-Rouge*
 — Encore! *Un entrepreneur* — En-
 core un de pris — Le dessus du pa-
 nier, *Cocardasse* — Coups de crayon,
Rigolo — Une bonne profession —
 Le dernier des Bécu — Exagérations
 papistes — Jules Steeg, *Canada* —
 Salut aux Martyrs, *Jean de Bonne-
 fon* — L'idée latine, (SUITE ET FIN)
Intérim — FEUILLETON : De toute son
 âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

A César ce qui est à César

Il a été dit de toute éternité, semble-t-il, que les améliorations au port de Montréal seront une perpétuelle source d'intrigues et de vilénies.

Pendant des années des cliques intéressés ont fait jeter des millions à l'eau!

Plus tard, après avoir accepté un premier plan, on a trouvé qu'il y avait eu erreur et on s'est mis à se chicaner sur une douzaine d'autres plans.

Mais tout de temps, il y avait unanimité dans ces cliques contre la partie est, c'est-à-dire contre ce qui pouvait, à la fois, favoriser le vrai développement de notre port et celui des intérêts des quartiers éminemment français.

Ces jours derniers le maire Préfontaine résolut de forcer l'espèce de blocus qui tenait la partie Est dans l'impuissance.

En homme à la fois habile et énergique il commença l'attaque en pleine commission du havre dont il fait partie.

Là se trouvaient les représentants des combines, des cliques hostiles à tout ce qui

ne saignait pas les intérêts des magnats de l'Ouest.

Il s'agissait donc de tirer au clair ce qui n'avait été que savant et insidieux enchevêtrement et de forcer certain compatriote aux allures louches à arborer ses vraies couleurs.

Le maire réussit sur toute la ligne; de plus il couvrit de ridicule et d'odieux les lâcheurs et, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, fit entrer la question dans la période de crise.

☞ Cette crise a été salutaire et heureuse en conséquences immédiates.

En effet, transportée en plein parler par le maire, la question fut pilotée de façon à nous faire savoir de quoi il retournait dans le quartier gouvernemental au sujet de l'Ouest.

Le gouvernement dut en passer par ce que voulait notre maire, c'est-à-dire à peu près toute la population bien pensante, dont il est le représentant premier, le champion indomptable.

Cette question est revenue devant la commission du hâvre mardi, cette semaine et quel changement à vue déjà!

On a même invité le maire Préfontaine à répéter sa motion.

Comme on le voit, le triomphe a jusqu'ici été complet.

Or que voyons-nous dans le clan de la *Patrie* et de son Homme?

Donne-t-on le mérite de qui est arrivé à M. Préfontaine qui a mené toute l'affaire?

En accorde-t-on quelque peu à l'honorable M. Laurier qui a amené les gens de son parti à reconnaître les droits de la partie Est et à mettre, pour une fois, de côté leur faible pour les cliques de l'Ouest?

Non, cent fois non.

La couverture est, comme d'habitude,

tirée tout du côté de ce prototype de la franchise et de l'abnégation qui a nom Joseph-Israel Tarte.

Ceci est par trop fort.

Voilà un homme qui nous en sommes intimement convaincu au *RÉVEIL*, a mené ou fait mener toute l'intrigue depuis quelque temps contre le dénouement heureux obtenu par notre maire, et cet homme a l'audace, le *brass forehead* pour employer une de ses propres expressions d'antan, de venir quémander nos remerciements et nos applaudissements.

Toujours en récolte sur le terrain d'autrui...

L'honorable M. Laurier doit être enchanté de ce nouveau fait-d'armes de son premier lieutenant qui, pour la centième fois depuis depuis deux ans, s'ingénue à placer son chef sous le boisseau pour accaparer le piédestal.

Quant à notre maire, il est au-dessus de ce que peut tenter M. Tarte — de longtemps il a su, nous n'en doutons pas, le jauger à tonne et à once.

A César ce qui appartient à César et le ministre des Travaux Publics n'aura de césarien que l'opération politique qui l'attend au bout du fossé.

VIEUX-ROUGE.

On nous apprend que le titre honorifique anglais va descendre en croche ligne d'héritage à M. Tarte. Voyez-vous ça d'ici: sir Israël, pour services rendus à l'empire et au défunt titré dont il avait préparé le commencement de déchéance en disant en pleine Communes que M. Chapleau avait été mis dans la balance où sont peser le pour et le contre des intérêts libéraux et qu'on ne lui avait pas trouvé le poids voulu.

SAGE PRECAUTION

Tout le monde devrait toujours avoir du BAUME RHUMAL sous la main. 73

ENCORE !

Voici une autre lettre qui prouve que le lion dévorant du simonisme rôde toujours autour de la cassette des laïques ridicules :

Montréal, le 15 Juin 1898.

Monsieur Aristide Filiatreault,
Rédacteur Propriétaire du
Journal "Le Réveil"

MONSIEUR,

Savez-vous que les Religieux et Religieuses en sont rendus à faire concurrence aux laïques dans la construction ?

Eh bien oui ! Nous avons maintenant des Religieux Architectes et des Religieux Entrepreneurs.

Pour la reconstruction du Couvent des Sœurs et Muettes sur la rue St Denis, les Révérendes Sœurs de la Province ont comme Architecte, le Père Michaud C. S. V., et comme surveillant des travaux, le Révérend Père Savariat, celui là même qui a laissé son souvenir chez plusieurs de nos architectes, lors de la construction du Monastère des Carmélites au Mile-End.

Maintenant les architectes et les entrepreneurs vont être obligés de porter une soutane si ils veulent gagner leur vie, car bientôt on peut s'attendre à voir dans nos villes des affiches comme suit :

"Révérend un tel, Architecte ; Révérend un tel, Plâtrier ; Révérend XXX, Entrepreneur général." Les laïques ne seront employés que comme gâcheurs de mortier et manœuvres, et devront travailler pour 40c par jour, car il faut économiser sur les édifices religieux ; beaucoup de laïques gagnent souvent assez pour nourrir leurs familles dans ces entreprises : il faut mettre un terme à ces abus. Si les laïques veulent de quoi manger qu'ils aillent aux hospices.

UN ENTREPRENEUR.

UNE PAGE D'HISTOIRE

courte, mais bonne. Le BAUME RHUMAL guérit sûrement les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c. 75

Il ne faut pas souhaiter que le *John Pratt* ait le sort du *Merrimac*, mais que Dieu permette qu'un long temps s'écoule entre le départ et l'arrivée.

ENCORE UN DE PRIS

Quelqu'un qui est avec l'amiral Dewey raconte ainsi la façon dont ce dernier a mis à l'ordre un certain prélat de Manille :

L'évêque de l'endroit avait dans ses paroles invité les gens à exterminer ces hérétiques d'Américains qui ne voulaient ni du sacrement de mariage ni des dernières prières pour les mourants. L'amiral se contenta jusqu'au moment où l'on pourrait connaître l'auteur de ces mensonges ; puis il lui écrivit sa surprise de voir un évêque oublier le caractère sacré de sa personne jusqu'au point de mentir aussi odieusement. Il ajouta que si pareille chose se répétait dans le haut ou le bas clergé, il ferait pointer ses canons sur le palais épiscopal à Cavite et sur la cathédrale à Manille et les détruirait tous deux à ras de sol. "Le faux prêcheur disait l'amiral, ne profaneront pas le nom de Celui dont ils se réclament en mentant ainsi."

Un prêtre français qui a un frère dans marine américaine se chargea de faire parvenir la lettre à l'évêque. Trois jours après les excuses les plus plates étaient offertes à l'archevêque, ce saint homme niant tout. En réponse, l'amiral lui envoya sa propre lettre pastorale qu'il s'était procurée d'une façon ou d'une autre, laquelle lettre contenait littéralement ce qu'il jurait n'avoir jamais écrit. Là finit l'affaire, mais le prélat fut, comme on dit vulgairement, mouché telle qu'une chandelle de bas prix et l'odeur qui en résulta ne fut pas bonne.

LE DESSUS DU PANIER !

Nos confrères se décident peu à peu à prendre attitude sur la question du plébiscite. Aujourd'hui voyons ce que dit le *Nord* :

C'est décidé : le peuple du Canada va être appelé à voter pour ou contre la continuation de l'état de choses actuel relativement aux liqueurs alcooliques ; il va dire si oui ou non il veut conserver le privilège de prendre un petit coup quand ça lui conviendra.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'origine de cette campagne en faveur de la prohibition, sur bonne foi de ceux qui s'en font les champions et sur l'à-propos d'une telle législation ; mais ce

n'est pas notre intention aujourd'hui.

Nous désirons seulement faire remarquer que nous ne croyons pas nos gouvernants justifiable d'imposer au pays la dépense énorme d'un plébiscite. D'abord cette mesure est demandée presque uniquement par la province d'Ontario d'où originent presque toutes les bigoteries imaginables y compris l'observance du dimanche. Dans Ontario, d'après le rapport de la commission sur le trafic des liqueurs, on consomme au delà de deux gallons par tête de plus que dans la province de Québec; qu'on les laisse donc s'arranger avec leurs buveurs.

M. Laurier et ses amis ont essayé de se justifier de cette dépense en disant qu'ils avaient promis de faire adopter cette mesure. Il y a une promesse que M. Laurier a faite durant les élections, dans une province toute aussi importante que celle d'Ontario, promesse bien autrement importante que celle-là. N'a-t-il pas promis de faire respecter la constitution en ce qui concerne les catholiques de Manitoba? N'a-t-il pas promis à Québec de rétablir les catholiques dans leurs droits pleins et entiers? Cependant les catholiques ne dépendent-ils pas encore du bon vouloir de Greenway qui s'occupe actuellement de se faire payer par le gouvernement le prix des quelques concessions qu'il a faites. M. Laurier s'est-il jamais souvenu de sa promesse? Au contraire il la viole et il paie largement le persécuteur. Cependant, ce sont les catholiques et non les buveurs d'eau qui l'ont conduit au pouvoir.

Le plébiscite n'a pas sa raison d'être, surtout quand M. Laurier ne veut pas nous dire s'ils se conformera au vœu du peuple dans le cas où la majorité se prononcerait en faveur de la prohibition. S'il ne veut pas s'y conformer, n'aura-t-il pas imposé une dépense inutile? Bien plus, le gouvernement impose le plébiscite et l'organe de son principal collègue commence une campagne contre la prohibition.

La *Patrie* disait en effet dernièrement :

Les sociétés de tempérance veulent proscrire l'alcool partout, sous toutes ses formes, dans ses plus bénignes délectations et elles *préparent*, sans le savoir, des *abus plus graves* que ceux qu'elles veulent faire disparaître.

La province de Québec votera en bloc contre l'abstinence complète, non pas parce qu'on aime plus à boire ici que dans l'Ontario, mais parce que l'on voit les choses sous un autre angle.

Nous le demandons, si l'on a de si graves raisons contre la prohibition, pourquoi prendre la

paternité du plébiscite et imposer au pays une dépense d'un quart de million. On n'est pas tenu de remplir une promesse d'une mesure que l'on reconnaît mauvaise, comme on n'est pas tenu de mettre à exécution un vœu téméraire. Pourquoi M. Tarte ne s'est-il pas opposé à cette mesure?

La guerre est de plus en plus favorable aux Américains.

Le drapeau américain doit maintenant flotter à Cuba, et probablement aussi à Porto-Rico. Les brises chaudes et parfumées de ces régions tropicales doivent maintenant se jouer avec délices, dans les plis de cet emblème de la liberté. La vue de notre glorieux drapeau étoilé doit mettre de l'espoir au cœur du peuple de Cuba et de Porto-Rico, qui souffre depuis si longtemps de l'atroce tyrannie de l'Espagne. Là, dit le *Canadien*, de St Paul, où flotte le drapeau étoilé, il n'y a pas d'esclavage. Le drapeau étoilé est accompagné de la liberté, de cette vierge céleste, amante des grands cœurs de tous les âges, "de cette vierge sublime, sœur de la charité chrétienne, qui couvre comme elle les pauvres et les petits des plis de sa blanche tunique, qui les nourrit, qui les console, qui souffle de son haleine divine sur les ailes du génie abattu et découragé en lui disant : Marche ! Marche ! je suis là pour te frayer la route et pour te soutenir. C'est pour ces peuples de Cuba, de Porto-Rico, découragés, abattus, que les Etats-Unis combattent aujourd'hui. Ce sont ces peuples que nous voulons régénérer en leur donnant cette liberté après laquelle ils soupiraient en vain, depuis si longtemps. Ce sont ces peuples que nous voulons délivrer du joug tyrannique de l'Espagne.

Le drapeau espagnol emblème de servitude, ne flottera plus sur ces pays. Les bourreaux espagnols vont retourner pour toujours à Madrid. Le drapeau étoilé, emblème des peuples libre, va à jamais flotter sur ces pays, affranchis d'un cruel et long esclavage.

And the star-spangled banner in triumph shall
[wave
O'er the land of the free and the home of the
[brave.

Toujours sur le même sujet général, l'*Echo du soir*, de New-Bedford, dit :

Ceux qui critiquent le conseil supérieur de la guerre pour la lenteur avec laquelle la campagne est menée ne rendent pas justice à nos stratèges.

Une guerre entre deux pays éloignés comme le sont l'Espagne et les Etats-Unis ne peut pas se terminer dans le temps de le dire.

“ Nous devrions prendre l'offensive, disent les uns, et écraser de suite les Espagnols. ”

Notre flotte a pris l'offensive ; mais nous devons aussi être sur la défensive, avec les milliers de milles de littoral que nous avons

Et puis, atteindre une flotte ennemie plus rapide que la nôtre qui fuit sans cesse, c'est un problème assez difficile à résoudre, on l'avouera.

En tout cas, on peut être certain que le gouvernement et le conseil supérieur de la guerre n'épargnent aucun effort pour amener une rencontre prochaine avec la flotte espagnole, afin de pouvoir ensuite pousser activement les opérations à Cuba.

A ceux qui ont toujours à la bouche une critique présomptueuse nous demanderons s'ils se croient supérieurs, sous le double rapport du talent et de l'expérience, au contre-amiral Sicard, qui a passé la plus grande partie de sa vie sur la mer ; au capitaine Mahan, dont l'opinion sur les questions navales font autorité dans tous les pays du monde civilisé ; au secrétaire Long et aux autres membres du conseil supérieur de la guerre ?

S'ils répondent affirmativement nous dirons qu'ils ont la bosse de la modestie très développée pour des gens qui n'ont peut-être jamais mis le pied sur un vaisseau de guerre. Et s'ils conviennent que leur savoir et leur expérience dans la stratégie navale sont limités, alors nous leur feront observer que leurs critiques sont autant de coups d'épée dans l'eau.

Pour notre part, nous avons foi dans l'habileté de ceux qui dirigent notre marine et nos armées de terre, et le résultat de leurs travaux prouvera qu'ils n'ont pas perdu leur temps

Il est donc parfaitement inutile de critiquer à tort et à travers des choses qui échappent à nos connaissances et à notre expérience. Personne ne s'en trouve mieux ; au contraire, cela ne peut qu'accroître la confusion et l'inquiétude dans les esprits déjà rendus perplexes par la lenteur plutôt apparente que réelle des autorités militaires.

Encore sur cette guerre, un confrère de la Havane vient de faire preuve d'une imagination très vive. En effet, dans un article éditorial d'*El Progreso*, dont une copie vient d'arriver à Washington, le confrère ennemi annonce sans sourciller que la ville de Boston a été bombardée et que ses habitants s'enfuient dans l'intérieur ; que les habitants de New-York sont en train de se barricader ; que le bœuf se vend à New-York 50 cents la livre et le pain 25 cents ; que la révolution est à la veille d'éclater aux Etats-Unis ; que le palais du président est entouré de mille gardes militaires ; que la flotte américaine a été détruite et que la nation américaine demande la paix à grands cris. Si cela ne suffit pas à ranimer le courage des Espagnols ils feraient mieux d'abandonner la lutte.

COCARDASSE.

COUPS DE CRAYON

“ Je n'aime pas les journaux quotidiens depuis quelques semaines ”, disait un bon fanbourien, “ il y a *abcès* de nouvelles contradictoires. ”

St Canut, la rue St Hubert, le simonisme des Rédemptoristes, autant de points mais à l'horizon.

Résumé de la session fédérale : *much ado about nothing*. Le pouvoir derrière le Trône a été le parti conservateur. Beau résultat pour le Grand Cabinet.

Enfin, nous avons des nouvelles du *John Pratt* : il est de nouveau nolisé pour l'instruction et la jouissance de M. Tarte durant les canicules. Evidemment le pli est pris.

Cinq des collègues de M. Laurier vont partir de suite pour l'Europe. Nous aurons peut-être un peu plus de bon gouvernement. Plus M. Laurier est dégagé de son entourage, plus il revient à ses anciens bons sentiments.

Une bonne profession

Les cléricaux exultent. Malgré la loi "scélérate" des *curés sacs au dos*, conçue selon eux dans l'esprit *sectaire* des républicains pour empêcher le recrutement des ecclésiastiques, les séminaires ne peuvent plus suffire aux élèves prêtres. Saint-Sulpice vient de se dédoubler et ouvre une succursale dans la Maison de Saint-Jacques. Cette joie ne nous émeut guère, et pour notre part nous la trouvons sans inconvénient. Elle prouve tout simplement deux choses, d'abord l'inutilité de leurs criaileries d'autan contre cette loi d'égalité : l'impôt du sang ; ensuite que le métier a encore du bon, malgré les dires des intéressés sur la pauvreté et l'humanité du sacerdoce.

Qui ne se souvient des vociférations des cléricaux, lorsque fut remaniée la loi militaire décrétant le service obligatoire pour tous ? A les entendre, c'était l'œuvre de ces francs-maçons maudits qui espéraient, par là, porter un rude coup au clergé. Depuis, dans toutes leurs conférences, dans tous les journaux, ils n'ont cessé d'anthémiser la République.

Pourtant, il paraît que la caserne ne tue pas la vocation.

Mais ce zèle pour l'apostolat que manifestent certains membres de la nouvelle génération, ne nous surprend nullement. A tort ou à raison, en se basant sur la singulière politique inaugurée par le ministère Méline, les futurs curés se ménagent ou croient se ménager un brillant avenir. Ils voient leurs aînés dans la carrière, si bien protégés par le cabinet actuel, et comparant leur sort à celui des autres citoyens, ils constatent que la lutte pour la vie, très âpre en notre temps, leur sera moins dure.

Nous n'y contredirons pas, mais alors qu'ils ne nous ressassent plus leurs coutumières jérémiades. Ils ont le ministère : qu'ils nous laissent la paix.

DOUX COMME VELOURS

Il est bon à prendre comme le miel, le BAUME RHUMAL et il guérit la toux, le rhume, la coqueluche.

Exagerations papistes

On télégraphie de Padoue à la *Sera* de Milan :

Pour vous donner une idée de l'intempérance de langage employé par les jeunes cléricaux de Padoue, en parlant des choses de l'Italie, voici le texte de la lettre adressée au Pape à l'occasion du XX Septembre, et dont nous garantissons l'authenticité :

Bienheureux Père !

Il a vingt ans (!!?) depuis que vous êtes prisonnier, ces impies, ceux qui vous ont enfermé au Vatican, cherchent, avec une rage satanique, de renouveler, encore aujourd'hui, les plaies sur votre cœur affligé.

Nous, jeunes gens, depuis peu entrés dans le camp catholique, nous détestons les bruyantes fêtes de la néfaste secte, les *evviva* de ceux qui firent la ruine complète de l'Italie.

Nous nous unissons à Votre profonde douleur nous prions pour que votre triomphe soit prochain et que l'Eglise Catholique soit bientôt relevée. Nous sommes vos enfants dévoués et en ce jour du XX Septembre nous crions : Délivrons le Pape, vive Léon XIII, libre et indépendant.

Les membres de la
section des jeunes
gens de S. Giustina
de Padoue.
(suivent 24 signatures.)

LE DERNIER DES BECU

Le dernier des Becu vient de mourir. Bécu... ce nom ne vous rappelle rien ? C'était le vrai nom d'une jeune personne qui a joué dans l'histoire de France un certain rôle dont la nature est plutôt intime : la comtesse du Barry. Cette aimable donzelle, quand elle connut les grandeurs de la couche royale, se fit forger par un pauvre ecclésiastique un petit état civil de fantaisie, de fantaisie décorative. On lui découvrit des ancêtres frottés de noblesse. A vrai dire, elle était Bécu, et pas n'est besoin de vous dire où se passèrent à Paris ses belles années de jeunesse.

Eh bien ! le dernier des Bécu vient de mourir à Mauvages, petit village de la Meuse, à quelques kilomètres de Vaucouleurs. C'était le

petit-fils d'un des frères de la du Barry. Il est mort dans un état voisin de la misère.

Comment les Bécu, si richement apparentés naguère, se sont-ils éteints dans la misère ? Comment les ancêtres de cet ultime Bécu sont-ils, comme lui, morts pauvres ? Voilà un fait assez cocasse et qui paraît beaucoup préoccuper les "intermédiaires des curieux," les rats de bibliothèque et les savants de province, gens fort sobres et fort limités en leur désirs, mais très soucieux de ces petits problèmes de l'argent.

Au siècle dernier, on était fort indulgent pour les maîtresses royales qui enrichissaient leur famille. On trouvait le procédé naturel, et même simplement familial. Au reste, pour les premiers nobles du royaume, le fait d'avoir une parente dans l'intimité royale était comme une dignité de plus. La pluie d'or suivait, et elle était accueillie comme une bienfaitante rosée.

Les Bécu, seuls de leur espèce, auraient-ils repoussé les présents de leur illustre parente ? C'est peu probable. Il est plutôt à croire que la du Barry se souciait peu de reconnaître, même par des libéralités, son origine et ses relations roturières. Elle a laissé les Bécu sur leur fumier, et elle est restée sur le sien.

JULES STEEG

Une mort soudaine et prématurée vient d'enlever M. Jules Steeg à l'âge de soixante-deux ans. Cette funèbre nouvelle sera douloureusement accueillie dans le monde protestant où, comme théologien et comme pasteur, M. Steeg avait pris, jeune encore, une grande place dans le monde politique qu'il avait traversé, en y laissant le souvenir d'une grande autorité morale et d'un aimable caractère, enfin dans le monde universitaire, où depuis sept ans environ il était entré comme inspecteur général de l'instruction primaire. Il s'y était fait apprécier tout de suite par sa compétence pédagogique et par ses petits livres d'instruction civique ou morale d'une élévation d'idées et d'une limpidité de forme vraiment admirable. Depuis un an et demi, il avait succédé à M. Pécaut à la direction de l'École

normale supérieure de Fontenay. Il suffira, pour louer, de rappeler que M. Pécaut lui-même, en se retirant, l'avait signalé au ministre. Ce sera pour cet ami, malade lui-même, une véritable douleur que de survivre celui qui était son ami intime de quarante ans et en qui il avait été heureux de rencontrer le continuateur de son œuvre et l'héritier de son esprit.

Né à Versailles en 1836, Jules Steeg s'était voué tout d'abord à l'étude de la théologie et aux fonctions de pasteur. La hardiesse de ses idées, la franchise de sa parole qui, dans sa simplicité élégante, avait le tranchant d'une lame d'acier, l'empêchaient de prendre dans le protestantisme officiel la place et le rôle que ses rares facultés et son savoir auraient pu lui donner. D'un bond, il avait marqué sa place à l'extrême gauche théologique de son Eglise. Ce renom d'hérétique intransigeant le condamna à rester à l'écart, bien que tout le monde se plût à reconnaître en lui un homme de premier rang. Pasteur à Libourne de 1859 à 1879, il se fit bientôt connaître par des conférences morales, historiques et littéraires, hors de sa petite communauté protestante, et il acquit une grande influence et une grande notoriété dans le département de la Gironde. Son opposition irréconciliable à l'empire le classa parmi les représentants les plus distingués du parti républicain. Son journal le *Progrès des communes* et les persécutions dont il fut l'objet le rendirent populaire, et aux élections de février 1871 il obtint 45,000 voix. Il échouait cependant, mais il restait désigné pour être le porte-drapeau de l'idée libérale dans une prochaine et plus heureuse campagne. Il résigna ses fonctions de pasteur, acheta une imprimerie et reprit la lutte avec une nouvelle énergie. Il avait dans la polémique courante quelque chose de la dialectique imprévue et du style léger et incisif de Voltaire. Ses longs efforts furent couronnés de succès. En 1881, il entra à la Chambre avec le programme politique de Gambetta, auquel il est toujours resté inébranlablement fidèle.

Il se fit bien vite remarquer par la netteté de ses idées comme par l'exquise simplicité de ses

discours et des rapports. Il n'avait qu'un mince filet de voix, mais il était de ceux qui se font entendre partout et toujours parce qu'ils savent se faire écouter. Son nom restera attaché au vote de la loi sur l'instruction primaire de 1887 dont il fut rapporteur. Les électeurs l'abandonnèrent dans la crise du boulangisme. Cet échec aux élections de 1889 eut pour conséquence de lui faire trouver sa voie et sa place. Il entra dans l'Université. Depuis longtemps il mettait l'œuvre de l'éducation du peuple au dessus de toutes les autres. Il fut heureux de s'y consacrer tout entier. Il aimait la jeunesse, il croyait en elle et la jeunesse l'aimait.

C'était plaisir que de l'entendre parler aux enfants. Il savait trouver toujours l'anecdote qui réveille l'attention, le trait plaisant qui la récrie, le mot qui grave la leçon. Il a mis dans ses petits livres le meilleur de ses idées ; ce qu'il n'a pu y faire passer, c'est la souplesse heureuse et la fertilité intarissable de sa parole, c'est l'optimisme généreux de sa foi, c'est ce petit air de flûte grecque que nous n'avons jamais pu entendre sans sentir se réveiller en nous, avec le courage de bien faire, la force invincible d'espérer. L'Université, la République, la foi religieuse libre perdent un bon et loyal serviteur, et la France un de ses plus dignes et de ses meilleurs enfants.

La mort de M. Jules Steeg a été d'une extraordinaire soudaineté. Le directeur de l'école normale de Fontenay-aux-Roses souffrait d'un asthme depuis longtemps il est vrai ; mais son état ne s'était nullement aggravé. Non seulement il ne donnait lieu à aucune inquiétude, mais encore M. Steeg, accompagné de Mme Steeg, avait fait, la veille de sa mort, une longue visite au Salon de la galerie des Machines.

Il y a quelques jours, il fit une course. En rentrant, à l'heure du déjeuner, il se sentit fatigué et se plaignit d'une légère douleur dans la poitrine. Il se coucha et s'endormit.

Cependant Mme Steeg s'était installée à son chevet. Lorsque, deux heures plus tard, le médecin qu'elle avait envoyé chercher se présenta

pour visiter le malade, M. Steeg avait cessé de vivre. La mort avait succédé au sommeil sans qu'il eût fait un mouvement ni prononcé un mot. Mme Steeg ne s'était aperçue de rien.

M. Jules Steeg était né à Versailles, le 21 février 1836 ; fils d'un artisan, sujet prussien, il s'était destiné au ministère évangélique, et après avoir fait ses études théologiques à Strasbourg, il avait exercé jusqu'à la fin de l'Empire comme pasteur du Consistoire de Gensac, dans la Gironde. La République l'avait tourné vers le journalisme et la politique. En 1877 il avait réclamé auprès du tribunal de Versailles, sans pouvoir l'obtenir, un jugement déclaratif de sa qualité de Français ; il affirmait avoir rempli en 1857 à Strasbourg les formalités nécessaires dont le bombardement de 1870 aurait détruit les traces. Il fut cependant élu député en 1881 dans la troisième circonscription de Bordeaux, et sa nationalité ne donna lieu alors à aucune contestation.

À la Chambre française, où il se fit remarquer par la netteté de ses idées et la simplicité de ses discours, il fit partie du groupe de l'union républicaine et suivit pendant deux législatures le programme politique de Gambetta auquel il resta toujours fidèle, il fut l'un des promoteurs et le premier président d'un nouveau groupe parlementaire, l'union des gauches, et son nom restera attaché au vote de la loi de 1887 sur l'instruction primaire, dont il fut rapporteur. Battu aux élections boulangistes de 1889, il avait été nommé en 1890 inspecteur général du cadre de l'instruction primaire chargé de la direction du musée pédagogique, puis en 1897 il avait succédé à M. Pécaut comme directeur de l'école normale supérieure de Fontenay. Dans l'enseignement, il s'était fait apprécier par sa compétence pédagogique et par d'excellents petits livres d'instruction civique ou morale, d'une élévation d'idées et d'une limpidité de forme particulièrement intéressantes.

SALUT AU MARTYRS

“ M. Berthollet, missionnaire, vient d'être mis à mort dans le Kouang-Si ”

Quand un catholique a regardé les verrues et contemplé les eczemas de l'Eglise, tournée en administration, il doit, s'il n'est pas myope, cousser ses yeux et son âme en les portant aux lointains rivages des civilisations inachevées. Là se dresse la croix toujours fleurie de l'Eglise que Dieu planta sur la terre, mais dont les souffles humains ont séché tant de rameaux. Voilà pourquoi l'intérêt doit se lever, drapé dans la tristesse, lorsque le télégraphe, ce courtier de nos malheurs, de nos triomphes et de nos défaites, annonce qu'un missionnaire de plus est inscrit au livre des martyrs modernes.

Catholiques ou sceptiques, nous devons aimer ces volontaires du ciel, qui portent sans compter leurs pas, les noms d'Eglise et de France dans les éclats de leur voix, dans les rêves de leurs nuits et dans les actions de leurs jours. Seuls héritiers légitimes des moines qui ont créé la société moderne — fille laide d'une admirable paternité — nos missionnaires font vivre l'idée la plus pure que Dieu ait mise dans la cervelle humaine : l'amour du sacrifice, la soif de la souffrance, la sublime folie de la croix.

Trois sociétés se partagent les mondes où l'on meurt sans gloire pour la terre, en pur héroïsme pour le ciel, Les Spiritins, ou pères de l'Esprit, ont une partie des vieilles colonies françaises et même des nouvelles, puisqu'ils sont à Madagascar. Les Maristes de Lyon, soldats de l'humilité courageuse, vont à travers l'Océanie et la Calédonie. Enfin, les Missions étrangères gardent la part la plus lourde, l'Extrême-Orient. Il faut dire que les Jésuites, gens qui sont capables de tout, même d'être des héros et des saints, se sont infiltrés dans nombre de missions. Ils ont même fondé plusieurs districts et savent fort bien mourir. Les Missions Etrangères de France ont vingt-huit sections dans le monde, parmi lesquelles la Mandchourie, la Corée, la province de Tokio, le Nagasaki, l'Osaka, le Hakodale, les trois Su-Tchuen, le Thibet, les trois provinces de

Cochinchine et enfin le Tonkin, où fut égorgé le Père Verbier. Depuis 1885, vingt missionnaires ont été massacrés. Le dernier qui précéda M. Berthollet fut M. Mazel dans cette même province de Kouang-Si. Le gouvernement, qui sait d'ailleurs être énergique, obtint soixante-quinze mille francs d'indemnité. Seulement, la somme est encore due par la Chine.

Chaque mission ou diocèse a son martyrologe, et créer une mission nouvelle c'est tourner une page blanche pour que le sang la rougisse.

Le Pape seul a pouvoir d'instituer les Missions. Il attribue à un Ordre le district nouveau et aussitôt les hommes sont envoyés sous la direction d'un évêque *in partibus* chargé de mener le troupeau vers le succès ou vers le martyre.

Les évêques *in partibus* sont des chefs de file. humbles soldats revêtus des charges du commandement sans en vouloir les honneurs. Et les badauds confondent parfois ces hommes de combat avec les inutiles prélats romains, les encombrants Monsignori ! Les prêtres des Missions Etrangères diffèrent des autres envoyés en ce qu'ils ne sont liés par aucun vœu : ils partent de la rue du Bac, ministère de leur guerre, bureau de leur mort, sans désir et sans espoir de retour.

Et cette institution se traîne en rayon de sainteté et d'immortalité depuis deux cent trente-huit ans, se montrant digne de la Providence et du grand siècle. Deux hommes en appétit de dévouement partirent seuls, un beau jour, pour les pays d'outre-mer. Ils s'appelaient Lambert de Lamothe et Pallu. Ils laissèrent derrière eux des amis qui bientôt voulurent partager les gloires ignorées de leur route. La Société des Missions fut ainsi fondée sans règlements, sans projets, sans hiérarchie. Ces accessoires suivirent quand le nombre des aspirants au martyre eut transsormé la petite troupe en légion serrée. Cette grande œuvre est *autorisée* en France et toutes les lois de finances ont respecté la bannière sanglante de la maison des martyrs. Dans leurs lointains pèlerinages vers le vrai, les prêtres de la rue du Bac trouvent toujours de fidèles amis, qui comprennent que, là-bas, drapeaux tricolore et croix sont taillés pour être plantés

dans le même trou : nos diplomates savent protéger les soldats noirs là où ne vont les petits héros humains, les troupiers à culotte rouge.

Et le départ des missionnaires est aussi beau — pour être sincère il faudrait dire plus beau — que celui des armées en marche de défense ou de conquête. Car ils ne vont pas l'utter, les pauvres sans armes, pour un morceau de terre. Ils vivent et meurent pour l'Idée, cette conquête sans bornes comme les plaines infinies du ciel.

Ceux qui partent ne sont pas seuls intéressants et pour bien connaître l'œuvre il faut voir le séminaire des Missions Etrangères, la nef au grand escalier de pierre, ses tables de bois, ses lits de paille et son noble pilote le Père Delpech.

Le supérieur général se tient le long du jour dans sa grande cellule, nue de tout sauf de cartes. C'est un grand moine noir aux cheveux blancs, plantés en forêt de bouleaux, sur une tête superbement tourmentée. Les traits de ce vieux directeur d'âmes disent le courage simple, comme les yeux expriment la bonté indulgente. Cet homme doit avoir tant de sévérités pour lui qu'il ne lui en reste plus pour les autres.

La physionomie est celle d'un de ces guerriers en rut d'héroïsme que peignit Géricault en rut de pinceau, que grave d'Esparbès en rut de plume pour l'humiliation de notre âge, où les petits combats ont l'air de se passer dans les loges de concierges — champs de bataille dignes de la vieille Europe, cette commère sans réticule.

Voilà pourquoi il faut parfois parler des missionnaires : ils sont plus intéressants que les abbés électeurs, éligibles et fort heureusement battus sur les champs électoraux.

JEAN DE BONNEFON.

L'IDEE LATINE

Suite et fin

Ce qui reste dans cette théorie des *races latines*, c'est la juxta position historique des civilisations italienne, française et espagnole. Ces trois peuples ont créé, pièces par pièces, toute notre civilisation moderne. Arts, sciences, philosophie,

littérature occidentale, commerce, industrie, banque, diplomatie, colonisation, ils ont tout tiré de leur âme féconde et fécondante. Dans ce travail commun, les qualités diverses des *races latines* se rencontrent avec une puissance révélatrice. Et c'est cette prodigieuse variété qui a imprimé à cette œuvre sans égale, son caractère distinctif.

On a l'habitude de faire une exception pour la liberté politique de l'Angleterre et la philosophie allemande du commencement de ce siècle. Je serai bref sur ces points. Si vous savez lire entre les lignes, parcourez attentivement la dernière apologie de la Constitution anglaise ; je veux parler du volume de M. Boutmy. Depuis les Stuarts, la liberté politique de l'Angleterre a consisté, en dernière analyse, dans l'exploitation ininterrompue du peuple par la gentry.

Cette exploitation au dedans a marché de pair avec l'exploitation au dehors. L'Anglais n'a rien créé pour l'humanité. L'égoïsme, ses admirateurs diraient l'*égotisme*, a été sa seule loi. Shakspeare, Chesterfield, Byron, Gladstone et Manning représentent seuls dans les annales britanniques le type, non exclusivement anglais, individualiste national.

La *gentry*, qui a dominé ce pays, sous l'égide de la liberté politique, ressemble à la seconde noblesse calviniste hongroise ou italienne qui, dépossédant l'antique aristocratie, a soumis la multitude à sa prépondérance vorace.

Le jour où la démocratie "coulera à pleins bords" au delà de la Manche, nous verrons jusqu'à quel degré l'Anglo-Saxon prouvera sa supériorité et sa pérennité historique, comme nous assisterons, non sans curiosité, à l'aménagement définitif de la Maison américaine.

Le *Yankee* a un, deux enfants, ou point ; tandis que l'Irlandais et le Canadien, préliques à l'égal des Lapons et des Chinois, comme dirait Heine, absorberont en peu de temps la population américaine.

La philosophie allemande du commencement du siècle est moins le produit de la race allemande qu'une puissante appropriation du cartésianisme. Cette observation est acquise à l'histoire, de même qu'il est certain que la critique et la grande Histoire sont le prolongement de

Richard Simon et de nos Bénédictins des deux derniers siècles. Cette merveilleuse floraison du génie allemand fait honneurs à son travail, à sa sagacité, sa patience et son sens des coordinations ; mais le rayon d'en haut, mais la magie créatrice sont ailleurs. Renan, après avoir magnifié le germanisme, a reconnu lui-même sa malfaisante erreur dans son discours de réception à l'Académie et dans sa lettre exquise à M. Strauss.

De nos jours nous avons emboîté le pas de John Bull qui, pour des raisons de tactique, a dénoncé l'essor commercial et industriel de l'Allemagne. Nous, nous en avons fait un axiome et, une fois de plus, nous avons repris la thèse aussi idiote qu'antinomiale de la *supériorité de la race allemande*.

Cet essor est l'épanouissement du génie de M. de Bismarck qui, étendant sa stratégie militaire et politique au domaine économique, a créé, PAR L'ÉTAT, les nouveaux organes de vie. Ce progrès n'est pas dû au génie de la race, mais à une conception de l'État et au va-et-vient que M. de Bismarck, improvisé ministre du commerce, a su établir entre la Métropole et les centres d'émancipation. Dans notre naïveté et notre ignorance, nous oublions les nuances et l'histoire.

Nous maintiendrons, malgré tout, le concept individualiste et libérateur de l'État, tandis que le monde se transforme et monte autour de nous. Si nous savons renoncer à notre intellectualisme humaniste, si surtout nous ne le transportons pas dans l'infinie complexité de la vie générale si nous arrêtons, enfin, la diminution de la natalité, nous supprimerons les causes d'abaissement. Nous serons le vrai peuple immortel, parce que nous avons deux sources d'éternel rajouissement : les révolutions et le bon sens populaire.

Quel peuple a derrière lui les siècles de civilisation qui nous honorent ? Le jour où ces intellectuels, ces luthériens et ces Gênois nous feront contempler une civilisation aussi longue et aussi créatrice que l'*idée latine*, nous nous déciderons à discuter avec eux la *supériorité des races anglo-saxonnes*...

FEUILLETON

DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

Il écouta, s'épanouit :

— Tiens pensa-t-il, voici la petite qui revient ! Pas accéléré : qu'y a-t-il ?

Le pas accéléré devint une course rapide. Les marches crièrent comme un moulin en branle.

La petite ouvrit la porte, et, avant que le vieux eût eu le temps de se retourner, les deux bras d'Henriette lui enveloppèrent le cou. Il se sentit emprisonné dans du tulle, de la dentelle, des revers de soie, et embrassé trois bonnes fois.

— Mon oncle, je suis première !

— Cré nom ! fallait prévenir, j'aurais fait ma barbe ! Première de quoi ?

— Chez madame Clémence ! Première à la place de mademoiselle Augustine ! J'ai cent francs par mois, nous sommes riches. Ah ! mon oncle, que je suis heureuse !

Elle s'était reculée, pour mieux jouir de sa surprise. Il était le seul qui dût se réjouir avec elle, toute sa famille, tout l'écho de la grande nouvelle. Mais lui, plus lent aux émotions :

— Ça ne m'étonne pas que t'aies de l'avancement !

Il se mit à dresser le couvert, deux assiettes en face l'une de l'autre, pendant qu'Henriette passait dans la chambre voisine. Feu à peu la joie montait en lui, comme aux tiges des vieilles mousses sèches dont on a mis le pied dans l'eau. Elles reverdissent. Il s'animait. D'une chambre à l'autre les mots se multipliaient.

— Moi aussi j'en aurais eu de l'avancement, si le vieux papa m'avait donné de l'instruction. Mais voilà : je ne savais pas mes lettres. Tandis que toi ! À quoi ça correspond-il, première dans ton métier ? Sergent, peut-être ?

— Mieux que ça, répondait une voix jeune qui riait

— Adjudant ? Matin, c'est un grade ! Tu surveilles le quartier ?

— Tout juste, mon oncle !

— Et un joli ! Rien que des belles filles. Tu en as de la chance ! Si jeune ! Elle avait quarante ans, celle qui s'en va ?

— Même un peu plus.

— Tu vois si c'est honorable ! Mais t'as pas l'air assez contente ?

— C'est vous, mon oncle !

— Je ne comprenais pas bien : viens me rembrasser, ma petite première.

Le dîner fut une causerie. Ils mangèrent à peine. Après le repas, il voulut faire un tour dans la ville. Une gloriole l'avait pris : montrer sa nièce. A qui ? A tout le monde. Un jour pareil !

— Habilles-toi bien ! Mets le beau chapeau à ailes blanches.

— Où allons-nous ?

— A la musique, donc, voir mes amis.

Ils flanèrent un peu dans les quartiers riches, Elle et lui, dans leurs vêtements du dimanche. Eloi Madiot lui donnait le bras. Il semblait la mener à l'autel, grave, digne, la moustache en croc, coiffé du chapeau de soie qui datait d'après la guerre. Quelques fois il saluait des petites gens, au seuil des boutiques, et il tâchait d'écouter, tendant sa bonne oreille, ce qu'on disait derrière eux : " Jolie... bien habillée... encore très vert... où vont-ils donc ? "

Eh ! parblen, ils allaient au cours Cambronne, où la musique de ligne jouaient des marches, des mazurkas, des pas redoublés, sous les ormeaux taillés. Parmi les promeneurs, au milieu des groupes de gens du monde assis, qui buvaient là, pour deux sous, de la poussière et de la musique, ils se promènèrent, lui persuadé qu'on ne regardait qu'elle et qu'on disait :

" C'est mademoiselle Henriette Madiot, la nouvel'e première de madame Clémence. "

Il s'arrêta deux ou trois fois, ayant trouvé des camarades retraités de la marine ou de l'armée. Et à chacun il ne manquait pas d'apprendre, après les formules de cordialités qu'il n'oubliait jamais :

— Voici la petite. Elle a du bonheur : elle vient de passer première au choix !...

Et comme l'autre ne comprenait pas, il ajoutait :

— Tu ne comprends pas ? Première, c'est comme qui dirait un adjudant de la mode. Y est-tu ?

Non, ses amis n'y étaient pas. Mais lui avait besoin que de parler de son bonheur.

Au retour, il demanda :

— Sais-tu l'idée que j'ai ? Faudrait faire une petite noce, quand tu seras revenu de Paris, pour fêter ton avancement ? Dommage qu'on ne puisse pas inviter le grand Etienne à dîner ?...

— Si nous invitations Antoine, mon oncle ? Il va partir bientôt pour le régiment.

Le vieux soldat réfléchit un instant, et dit :

— Voilà cinq ans qu'il ne s'est pas assis chez

nous. Enfin, tu as peut-être raison. Je l'inviterai.

Le surlendemain, Henriette prenait le train pour Paris, et l'oncle invitait Antoine.

XVIII

Depuis le mois de mai, Antoine courtisait Marie Schwarz. Il avait la galanterie facile de l'usine, une manière de suivre les filles en cheveux qui sortent des ateliers, de plaisanter avec toutes et de distinguer celle qu'il préférerait en la prenant par la taille, pour rire, au milieu des compagnes de travail qui s'écartaient en criant, jalouses au fond. Il était l'assidu des fêtes foraines des assemblées de village autour de Nantes, des bals de banlieue où l'on danse sous les tonnelles au son d'une clarinette ou d'un cornet à piston. Dépensier et beau parleur, il avait deux raisons de succès dans le monde des pauvres gens, où la gaieté se fait rare. Ses gros gains d'ouvrier habile, il les dépensait dans une soirée. On entendait les éclats de voix des autres qui approuvaient, quand son petit fausset éraillé cessait de faire un solo dans les groupes.

Par un contraste aisément explicable, ce mauvais drôle avait un fond de mélancolie et un sombre désir d'autre chose, un malaise d'émigrant qui ne peut pas revenir, et qui le sait. En lui finissait, transplantée et viciée une race de paysans du pays de Plougastel, cultivateurs de fraises et casseurs de pierre dans la falaise, lignée élevée au vent de la mer, facile à entraîner et facile à corrompre, mais incapable d'oublier la chanson triste qui l'avait bercée. Il n'y a point de complète gaieté de Breton. Quand Antoine disait à Marie, en la reconduisant, tout le long de la rue Saint-Similien : " On me croit drôle et fou parce que je ris ; mais j'ai de la peine à en revendre, comme vous, mademoiselle Marie, " il ne mentait pas. La femme qui l'avait conçu ne s'était jamais consolée d'une faute. Lui, la tête troublée par toutes les haines ouvrières, il avait aussi, pleurant au dedans de lui, l'obscur regret du seul bien qu'avait eu ses aïeux : une famille. La sienne, il avait rompu avec elle, et elle faisait partie de ses haines. Par là, il se sentait inférieur à toute sa race et à beaucoup de ses pareils, déclassé, écarté d'une joie commune. Et il avait beau plaisanter les gars de village, les remueurs de terre étourdis, il n'était, au vrai, que l'un d'eux perversi et malade. Cinquante ans plus tôt, ou si simplement le grand-père n'avait juré, un jour qu'il avait trop bu, sans autre raison, de quitter Plougastel, Antoine eût été le

paysan qui s'en va la bêche sur l'épaule, la journée finie, entre plage et champ, les yeux sur l'horizon de la mer, et qui a déjà le cœur dans la maison là-bas, où la femme taille le pain de la soupe.

Breton de la terre dure, il l'était encore par son entêtement, cette forme barbare de fidélité : par le dégoût subit qui le saisissait à un certain moment de l'orgie, et le plongeait pour un ou deux jours souvent, dans une mélancolie noire ; alors, il quittait ses compagnons, et il s'en allait seul, le long des quais, mêlant sa maigre silhouette à celle des portefaix, et regardant les choses et les hommes avec des yeux de folie. Ce n'étaient cependant ni la folie, ni le remords. C'étaient vous qui repassiez, songes des pauvres anciens, songes d'une race écouteuse de flots, que les murs d'une fabrique ou les rues d'une ville n'emprisonneront jamais tout entière.

Il pouvait rire, et il pouvait dire : " Je souffre. " Et ce fut par là qu'il s'empara de l'âme de cette abandonnée que la vie avait mise sur sa route. Les deux premières fois qu'il avait accompagnée Marie, — ainsi que Marie l'avait avoué à Henriette — il avait plaisanté avec elle. Marie l'avait éconduit la seconde fois. Et il ne l'avait plus accompagnée, mais il l'avait rencontrée. Il lui avait dit : " Je suis comme vous, quelqu'un que sa famille a rejeté, nous nous nous ressemblons de misère. " Alors elle l'avait écouté. Peu à peu l'habitude s'était prise de se retrouver le soir, à l'angle d'une rue. Marie passait. Antoine sortait de l'abri d'un porche où il avait attendu, et ils causaient deux ou trois minutes, effacés le long de la même muraille, dans l'ombre de la voûte. Lui rabattait son chapeau sur son front ; elle relevait un pan de son vieux manteau pour se cacher des rares passants. Ils se disaient la journée qui finissait, sans rien de plus bien souvent. Quelquefois il ajoutait : " Que vous avez de beaux cheveux, Marie ! " mais son regard l'embrassait toute, et l'ardente passion qu'il exprimait, c'était, hélas ! ce qui les retenait tous deux, l'un près de l'autre, et ce qui continuait de troubler Marie, alors que les mots échangés s'effaçaient si vite et se perdaient dans son souvenir.

Une nuit d'août, — la dernière où l'on eût veillé chez madame Clémence, — Marie Schwarz remontait en hâte, exténuée de faim et de fatigue, vers la chambre de la rue Saint-Similien ; elle songeait à peine à lui, tant la soirée était avancée. Et quand elle le vit se détacher de l'arche noire du porche où il l'avait attendu, elle fut saisie d'un frisson de détresse affreuse. Non, il

n'aurait pas dû être là. C'en était trop. Elle se sentit attirée vers l'angle de la muraille.

— Voilà deux heures que je suis ici, Marie, pour toi, parce que je t'aime.

Il était dans ses moments d'amère tristesse. Il lui dit, prenant ses mains, tendant ses lèvres jusqu'à frôler l'épaisse chevelure noire qui tombait à demi-défaite le long du cou :

— Marie, Marie, je t'aime tant que, si je pouvais, je ferais de toi ma femme...

— Ne parlez pas comme ça, laissez-moi, ne me dites plus rien !

— Marie, je vais partir pour le régiment, je n'en reviendrai peut-être pas. Je n'ai plus que deux mois dans la vie. Viens avec moi !

— Laissez-moi, Antoine !

Elle se débattait, déjà perdue en esprit, parce qu'il avait dit : " Si je pouvais, je ferais de toi ma femme. " Elle se dégagea ; elle s'éloigna avec un air d'épouvante :

— Non ! non ! Je ne veux pas ! Ce serait notre malheur à tous deux ! Ne revenez plus jamais ! jamais !

Mais il revint. Il revint. Le soir du jour où Eloi Madiot l'invita, Antoine retrouva Marie au lieu accoutumé. Elle était vaincue déjà. Ce soir-là, le dernier appui lui manquait. Elle n'avait pas vu Henriette depuis la veille ; elle ne la verrait pas le lendemain, ni les jours qui suivraient.

Elle s'abandonna en pleurant sur l'épaule d'Antoine, et se laissa emmener.

XIX

Ainsi la triste Marie, dans la détresse de son âme, avait songé à Henriette absente et crié vers elle.

D'autres pensées en cette même nuit allaient vers la voyageuse, regrets du vieux Madiot, de plusieurs du faubourg privés de la visite du soir, appels anxieux de la petite Reine qui aimait en secret la première, d'Etienne surtout ! Il y avait plus d'âmes en mouvement pour cette ouvrière qui s'éloignait des siens, et plus de prières sur les routes du ciel, et plus de désirs de revoir, que pour bien des riches qui partent. Tendresses inconnues qui se croisent dans l'ombre.

Sur un banc qu'ils avaient sorti de la cabane et placé sur le bord de la Loire, Etienne et sa mère veillaient. Ils attendaient le père qui était allé tendre des lignes en amont. Les petits dormaient. Dans les prés éclairés par la lune, des bœufs passaient, formes grises et vagues dans le

brouillard, et, derrière eux, la trace de leurs pieds coupait d'une rayure sombre l'herbe blanche de rosée. La Loire coulait lentement, contenue par la poussée de la mer qui achevait sa marée. Elle était pleine de reflets. On entendait le cri des petites chouettes qui s'éveillaient dans les peupliers de Mauves.

— Que veux-tu, mon pauvre gars, disait la mère Loutrel, les mains cachées sous son tablier à cause du frais de la nuit, et regardant le fleuve que regardait aussi Etienne; que veux-tu faire de mieux? Les filles comme elle ne se commandent pas. Elle t'a dit de patienter.

— Mère, si seulement j'avais de l'espoir, je patienterais tant qu'il faudrait. Mais voilà; je crois toujours qu'elle ne voudras pas de moi.

La femme se penchait un peu de côté, et pour endormir cette douleur, tâchait de retrouver sa voix de jeunesse, celle qu'on avait près du berceau de l'enfant, et elle disait :

— Mon Etienne, ne te fais pas d'idées; moi je pense que si elle attend, c'est bon signe, vois-tu, elle a voulu t'éprouver le cœur.

Il y avait entre eux de longs silences qu'emplissait la nuit tranquille.

Tous deux semblables, la mère et le fils, tous deux de race ardente et réguliers de traits, ils avaient presque la même expression, les yeux fixés sur le fleuve d'où ils tiraient leur vie. Mais la physionomie de l'homme exprimait autre chose qu'une souffrance : une énergie, une volonté difficile à contraindre. Celle de la mère exprimait la compassion. Elle avait été très belle, cette femme de pêcheur, et elle savait le mal qui fait le mépris d'amour. Elle reprit donc :

— Quand tu passes le matin, devant le quai de sa maison, elle te regarde?

— Oui, dit Etienne, pas tous les jours, mais hier encore elle était là.

— Vois-tu ses yeux? Disent-ils quelque chose?

Le grand Etienne secoua la tête :

— Non, mère, je ne vois pas ses yeux. Nous sommes trop loin. Je vois seulement une blancheur dans le noir de la fenêtre, et ses mains quand elle les appuie, et je reconnais ses cheveux.

La mère dit :

— Fait-elle des signes?

Mais il secoua la tête, et répondit :

— Ni quand elle vient, ni quand elle part. C'est comme une statue qui me regarde. Mais j'ai promis de ne pas la tourmenter, et je tourne mon bateau comme si je n'espérais rien.

De nouveau, ils se turent. Les petites chouet-

tes se rapprochaient, invisibles, poussant leurs cris de chasse et de mort. Ce fut Etienne qui prit, d'une voix grave, toute frémissante de jeunesse :

— Je l'attendrai. Mais quand Noël sera passé, aussi vrai que je suis né ici, mère, j'irai la voir. Et je lui dirai : " Il faut tout me dire aujourd'hui, tout : c'est la fin ! " Et si elle ne veut pas de moi. . .

Il étendit, le bras lentement, dans la direction où la Loire entraînait sous la lune ses moires luisantes :

— Vous savez ce que je ferai, dit-il. C'est juré.

Leurs deux soupirs se confondirent, souffles blancs, tout de suite dissipés dans la nuit. La mère connaissait les secrets d'Etienne. Mais, d'entendre rappeler cette menace et de ne pouvoir douter que son fils l'accomplît, si Henriette le refusait, elle fut toute remuée. Elle se représenta ce que serait la cabane de Mauves, lorsque Etienne l'aurait quittée, et quelles angoisses elle-même elle souffrirait, dès que le vent fraîchirait sur la Loire, en songeant qu'elle avait quatre fils exposés aux périls de mer. Elle dit presque durement :

Ah ! si ce n'était pas elle !

Ces mots-là les tinrent muets tous deux, pendant plus d'une demi-heure.

Les près étaient devenu si brillants, qu'on eût dit qu'il était tombé de la neige. Dans la blancheurs du paysage nocturne, la Loire semblait une grande route grise. Seul, un rayon de lune la barrait de lumière. Et, à l'endroit de la rive opposée, bien loin, où commençait le rayon, les yeux d'Etienne, tout à coup, distinguèrent un point noir qui remuait.

Il se leva.

— Le canot du père, dit-il.

La mère et le fils descendirent quelques pas, jusqu'au sable qui croulait sous les pieds, vagabond comme la Loire. Ils formaient un groupe de haute taille, penché au dessus des eaux, vers la barque qui venait.

Lorsqu'on commença à entendre le frémissement de la proue, la mère dit, tout bas :

— Ne lui parle que de sa pêche, Etienne. Il a assez de fatigue. Connaître les peines par avance, c'est bon pour les mères.

Les petites chouettes mangeuses de mulots, criaient éperdument, et toujours invisibles.

Eloi l'attendait à la gare. Il monta dans la voiture, encombrée de paquets et de cartons, qui mena directement la première chez madame Clémence, et, à la porte, il recommanda :

— Dépêche-toi, petite ! Le diner chauffé déjà chez la mère Logeret. Antoine m'a promis d'être là pour sept heures ; nous serons trois ; depuis si longtemps nous n'étions que deux !

Il s'inquiétait de cette rencontre. Mais la confiance dominait.

Il pensait : " Antoine n'a pas demandé mieux. Presque tout de suite il a bien voulu. L'âge arrive. Le voilà pris pour le service ; et le service, même de loin, ça change les jeunes gens. Je me souviens : deux avant de partir, je ne songeais plus à autre chose. "

La mère Logeret avait préparé, d'après des recettes jalousement gardées, un ragoût de poulet, qu'elle apporta fumant dans une casserole de terre à couvercle. L'escalier sentait le romarin, le clou de girofle et le beurre fondu, quand Henriette arriva, dès six heures et demie, avec une gerbe de fleurs sur le bras.

— Je suis passée devant le magasin de madame Eglot, dit-elle, et, ma foi, j'ai trouvé que je ne pouvais pas ne pas avoir de fleurs à mon diner de première. Sont-elles jolies ?

Elle prit une corbeille de porcelaine, disposa ses fleurs d'automne parmi les feuilles retombantes d'une fougère toute menue, encore humide de la moiteur des bois. Elle posa la corbeille sur la table, à côté de la lampe à colonne, coiffée du bel abat-jour crème, qui réjouissait toute la chambre du vieux Madiot. Puis, dans sa chambre de jeune fille, elle alla essuyer et disposer sur le guéridon les tasses à thé, la théière et le sucrier à filets bleus dont on ne se servait jamais.

Antoine entra, sans embarras apparent, avec le petit rire ambigu qu'il avait presque toujours, et son regard fuyant qui se détournait des gens pour errer sur les choses.

— Tiens dit-il, votre chambre n'a guère changé, oncle Madiot. Vous n'êtes pas dans le mouvement, on voit ça. Pas même un bout d'affiche ! Chez nous, les ajusteurs, tout le monde a sa petite chromo.

Henriette apparaissait, sur le seuil de sa chambre. Il prit la main qu'elle lui tendait, mais il ne la serra qu'à peine, si froidement ! La main blanche, la main fraternelle retomba lentement le long de la robe.

— Eh bien ! Henriette, te voilà donc première ? Mes compliments. Presque une bourgeoise ! Je

parie que ton appartement est mieux décoré que celui du père Madiot ?

Il s'avança, passa la tête dans l'ouverture de la porte :

— En effet ! tu en as du luxe : des vases, des tableaux, des dentelles, un fauteuil ! Autrefois, j'ai connu une petite apprentie qui se couchait à tâtons, pour économiser la bougie.

Une voix, tout près, qui se faisait basse pour n'être entendue que de lui, murmura :

— Et moi, j'ai connu autrefois un frère qui m'aimait.

— Ne parlons pas de cela, répondit-il sèchement.

Il se détourna aussitôt, vers l'oncle qui l'invitait à se mettre à table.

Henriette le suivit, songeant : " Ce sera donc toujours ainsi, toujours ? " Et elle se demandait : " De quoi allous-nous pouvoir causer, maintenant, sans le fâcher ? "

La conversation s'engagea cependant, presque facile et presque gaie. L'oncle Madiot, sans être un modèle de diplomatie, écartait les sujets qui touchaient au passé. Autour de cette table où, pour la première fois depuis si longtemps, la famille était groupée, le nom de la mère ne fut pas prononcée, les années d'enfance furent volontairement oubliées ; on causa des faits-divers des journaux, des histoires qui couraient la ville ; on divagua à propos de politique générale et des grèves récentes. Le vieil Eloi riait par moments. Le vin des côteaux produisait sur lui son effet d'excitation joviale. Mais le neveu s'observait, plaisantait, souriait à peine, et ne buvait pas.

À la fin seulement, l'oncle Madiot remplit presque de force les trois verres, et, levant le sien :

— A ta santé, Antoine ! Car, c'est dans six semaines, la caserne !

L'ouvrier perdit aussitôt l'expression indifférente qu'il avait eue jusque-là, mordit ses joues creuses, et dit, gravement :

— Oui je vas partir pour mon malheur.

— Comme tu dis ça ! dit Henriette en s'écartant pour desservir la table. Que crains-tu ?

Elle essaya de rire, et ajouta :

— De manquer d'argent, je suis sûre ? Tu sais cependant que je n'oublierai pas le soldat, maintenant surtout que je suis première.

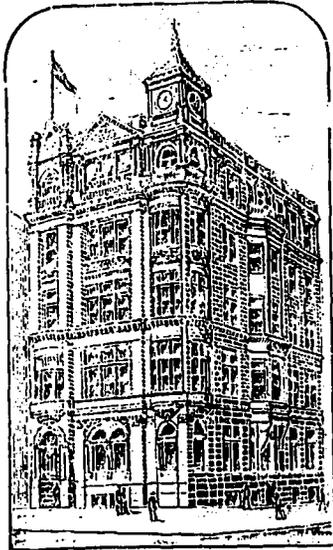
A suivre.

LE SUN

Compagnie d'Assurance sur
la Vie du Canada

SIÈGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, Président.
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.
T. B. MACAULAY, Secrétaire.
IRA B. THAYER, Sur'n't des Agences.
G. F. JOHNSTON, Assistant-Surintendant des Agences



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut, après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquiescer une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890	08
et au 31 décembre 1899.....	6,388,142	6
revenu pour 1896.....	1,886,258	0

O. LEGER

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.